

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Des hommes et des femmes, seuls et désarmés face au manque d'amour.

**TTTT**

**La Réunification des deux Corées**  
Théâtre  
**Joël Pommerat**

| 1h50 | Mise en scène Joël Pommerat  
| Jusqu'au 14 juillet, Théâtre de la Porte-Saint-Martin, Paris 10<sup>e</sup>, tél. : 01 42 08 00 32.

Joël Pommerat est un des rares metteurs en scène (avec Emmanuel Demarcy-Mota) à défendre l'idée de répertoire en reproposant au public certains spectacles déjà créés. Formidable idée. Qui défie l'éphémère du théâtre, le vieillissement des acteurs, et assure la transmission d'œuvres condamnées à l'oubli, non seulement à d'autres générations de spectateurs mais aussi d'artistes. À la Porte-Saint-Martin réapparaît ainsi la magnifique *Réunification des deux Corées*, créée dans la salle Berthier de l'Odéon en 2013. L'espace était alors bifrontal : les spectateurs s'y faisaient face sur des gradins parallèles, laissant entre eux comme un vaste et froid couloir où erraient les comédiens dans leur infernale sarabande amoureuse. La vieille et belle salle de la Porte Saint-Martin étant à l'italienne – le public est devant la scène –, changement obligé de scénographie. Qui bouscule à peine notre perception d'antan. Dans l'espace noir et vide du plateau, les mêmes personnages incarnés par les mêmes comédiens qu'en 2013 (à peine changés) sont toujours aussi seuls et désarmés face au manque d'amour. Sauf qu'on ne les voit plus comme de tristes insectes s'agitant au milieu de nous. La salle à l'italienne frontale leur rend étrangement une sorte de force, de dignité. Les comédiens défendent mieux leurs incertitudes au cœur de nuits sourdes, pleines de chuchotements et de cris étouffés.

À l'image de son titre énigmatique (dont le spectateur attentif finira par découvrir le sens), *La Réunification des deux Corées* s'attaque à l'inson-

dable énigme amoureuse, décortiquée au fil d'improvisations avec la troupe, qu'a réécrite Pommerat en une vingtaine de scènes diaboliquement concrètes et réalistes sans aucun lien entre elles. La pièce s'ouvre sur une séquence piochée dans *Scènes de la vie conjugale*, d'Ingmar Bergman, où une mère de trois grands enfants, petite bourgeoise discrète, demande le divorce. Faute d'avoir connu l'amour. Elle veut résolument maintenant connaître les frissons de la passion... Deux heures durant, seront explorés dans tous les domaines (conjugaux, familiaux, amicaux) et sur tous les tons, y compris comiques, ces vertiges, ces crimes, ces solitudes et ces vides, où mène ce qu'on appelle l'amour. Quel gouffre cache-t-il ? Pourquoi ce couple sans enfant engage-t-il une baby-sitter ? Pourquoi revient ce fantôme d'un amour de jeunesse ? Qu'est-ce qu'on oublie d'un amour ? Pourquoi on en meurt ?

Certaines situations évoquent Arthur Schnitzler et Stefan Zweig, mélancoliques Viennois du xx<sup>e</sup> siècle. Mais la ronde sentimentale de Pommerat s'inspire aussi des séries télé bas de gamme et parvient à sublimer les émotions à deux sous, à transformer les affrontements mélos en tragédies de l'âme et du cœur. Parce que farouchement ancré dans la matière, dans le corps des acteurs, ce théâtre-là convoque a contrario l'imaginaire et l'esprit. Pommerat nous promène en magicien d'une sensation à l'autre, d'une émotion à l'autre, d'un rire à l'autre. Souvent nourri de la plus sinistre réalité économique, sociale, il dessine aussi, via l'amour, une vraie comédie humaine hexagonale. Qu'il transforme en conte, par-delà tout réalisme. Grâce à ses somptueuses lumières crépusculaires, ses fumées blanches, ses ambiances sonores (on pourrait pourtant se passer du crooner androgyne en paillettes qui brise paradoxalement le charme) et surtout par la radicale simplicité du jeu des acteurs. Tous épatants. Leur diction si précise, presque lancinante, paraît jaillie d'un rêve – ou d'un cauchemar –, exhume désirs secrets et secrètes frustrations. Transporter nos misères au dangereux royaume des Mille et Une Nuits... ●